

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FRANCS

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 6.

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 40 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



INAUGURATION DE L'EXPOSITION. — LES VISITEURS DANS L'ATRIUM DU PALAIS DU TROCADERO.

LES FÊTES DE L'EXPOSITION

L'INAUGURATION



Notre dernier numéro était sous presse à l'heure où s'accomplissait la cérémonie d'inauguration de l'Exposition universelle de 1878; nous n'avions que le temps de constater le fait, de pousser ce cri décisif, qui un moment nous avait paru suffisant : « L'Exposition est ouverte ! »

Mais nous étions bien loin, malgré toute notre confiance dans le succès, de prévoir l'enthousiasme qui devait remplir toute cette grande et mémorable journée, en dépit des douches abondantes et répétées d'averses diluviennes, du tonnerre qui vint mêler sa note grave au concert et de la boue dans laquelle on enfonçait jusqu'aux chevilles; cet enthousiasme se prolongea fort avant dans la nuit, qui fut belle, douce et calme, au grand profit des promeneurs allant admirer une illumination générale sans aucun précédent dans l'histoire de nos fêtes nationales.

Dès l'aube d'ailleurs, quoique le temps fût déjà mieux que de menacer, les maisons se pavosaient rapidement de haut en bas, et les verres de couleur, les lampions, les lanternes vénitiennes prenaient place avec entrain et conviction pour la fête du soir.

De bonne heure aussi les invités se pressaient dans les enceintes de l'Exposition, dont une foule compacte entourait les abords, les pieds dans la boue, le parapluie en arrêt, mais joyeuse et confiante. Vers midi et demi, l'orage éclate : tous les abris possibles et impossibles sont mis en réquisition; la foudre tombe sur le paratonnerre du pavillon d'angle droit de la porte d'Iéna, au palais du Champ-de-Mars, sans autre accident. Le temps rasséréné, la boue est de nouveau piétinée impitoyablement; les marchands de coardes tricolores, de roses à photographies microscopiques de l'ensemble de l'Exposition, de médailles commémoratives font des affaires d'or.

A deux heures moins un quart, les canons des forts annoncent l'ouverture de la fête; la troupe forme la haie en face de l'entrée principale du Trocadéro, sur la place; tambours et clairons résonnent, puis la musique de la garde républicaine exécute l'hymne de Gounod : *Vive la France!*

A deux heures arrive le maréchal, en voiture de gala; il est reçu par le ministre du commerce, le commissaire général de l'Exposition, les préfets de la Seine et de police et le gouverneur de Paris, qui le conduisent dans un salon préparé pour cette réception, où il est rejoint par le

roi don François d'Assise, le prince de Galles, le duc d'Aoste, ex-roi d'Espagne, les princes de Danemark et des Pays-Bas et les présidents des deux Chambres.

Le maréchal se rend, accompagné de ce brillant cortège, à la tribune tendue de velours grenat à crépines d'or, où il retrouve la reine Isabelle, madame la maréchale, les membres du corps diplomatique, etc. Son apparition à la tribune est aussitôt saluée des cris répétés de « Vive la France! Vive la République! Vive le maréchal ! » Le silence enfin rétabli, M. le ministre du commerce adresse au président de la République son discours de réception auquel celui-ci répond par quelques paroles de félicitation et de remerciement à l'adresse des nations étrangères, paroles que termine la formule officielle d'ouverture. Alors le canon résonne de nouveau et les eaux de la cascade s'élancent de vasque en vasque jusqu'au bassin inférieur d'où les jets d'eau s'élèvent avec force et régularité.

Dans le trajet du Trocadéro au Champ-de-Mars et avant d'avoir atteint le pont, le cortège reçoit une abondante averse; mais il poursuit son chemin comme si de rien n'était et arrive au vestibule d'honneur du Champ-de-Mars où l'attendent de nombreuses députations. Mais ici la foule, qui fuit l'averse, fait invasion et empêche que le programme poursuive paisiblement son cours. Dans une certaine confusion, qui s'est répétée plusieurs fois par la seule faute du mauvais temps et n'a pas pris d'ailleurs des proportions par trop gênantes, le cortège se reforme et défile dans la splendide avenue des sections étrangères où le maréchal est l'objet du plus sympathique accueil. Il se rend ensuite dans la galerie du travail manuel (galerie de l'École militaire) où les ouvriers sont à l'ouvrage, remonte la section française, et quitte le palais par la porte Rapp, tandis que le gros de la foule l'attend par la porte de Tourville.

Les curieux, s'apercevant de leur erreur, se précipitent en barbotant à cœur joie, insoucieux d'une nouvelle averse; mais ils arrivent trop tard.

Il est quatre heures, les portes de l'Exposition s'ouvrent au public qui fait queue aux guichets, et les deux palais ne désespèrent pas jusqu'à l'heure de la fermeture.

Les établissements publics, cafés, brasseries, débits de vins, buvettes tant au dehors qu'à l'intérieur ont fait une journée d'autant plus grasse que beaucoup avaient doublé leurs prix.

Dans le cours de sa visite officielle, le maréchal a distribué des décorations aux intelligents collaborateurs que M. Krantz lui présenta. M. Duval, directeur des tra-

vaux, a été élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur; MM. Hardy, architecte du Champ-de-Mars, Davioud et Bourdais, architectes du Trocadéro, au grade d'officier; et MM. Causel, Vallière, Houberton, ingénieurs; Roulin et Boulevard, architectes; Masselin, Eiffel, Poirier et Collet, entrepreneurs, ont été créés chevaliers de l'ordre.

Comme nous le disions plus haut, la soirée fut belle et douce, favorable au delà de toute expression aux illuminations entassées les unes sur les autres jusque dans les quartiers les plus excentriques. On ne peut se faire une idée des flots de lumière répandus dans Paris dans la soirée du 1^{er} mai; jamais on n'a vu rien de tel; jamais on n'a vu une foule aussi compacte, aussi enthousiaste que celle qui encombrait rues et boulevards passé minuit dans cette soirée mémorable, au point d'entraver à chaque pas la marche des voitures : le carrefour de l'Observatoire, que les bons bourgeois ne traversent pas sans appréhension la nuit venue, était lui-même autant encombré que si la Petite-Bourse, chassée du passage de l'Opéra, y eût transporté le siège de ses opérations dont elle aurait retardé l'heure par la même occasion.

Au milieu de cette foule compacte, des bandes de jeunes gens armés de lanternes vénitiennes attachées au bout de leurs cannes ou aux baleines de leurs parapluies (quatre par parapluie, rien que cela!) faisaient à chaque instant leur trouée; tandis que des fenêtres et des rues transversales relativement désertes paraient des fusées, des chandelles romaines, des pétards et autres merveilles pyrotechniques. Partout, à la Bastille, à la Madeleine, sur les boulevards, dans la rue de Rivoli, les Champs-Élysées, les quais, etc., etc., même animation, même pyrotechnie, mêmes chants joyeux.

Jamais, nous le répétons, nous n'avons vu Paris dans un pareil état. Quelqu'un d'assez mal disposé et qui, en conséquence, nous prédisait un échec piteux, nous assure maintenant que l'explosion d'enthousiasme qui accueillit à Paris la nouvelle de la prise de Sébastopol peut seule y être comparée. Nous ne saurions dire à quel point la comparaison est exacte, car nous étions alors... de l'autre côté de la fête. Le président de la République, qui se trouve justement dans les mêmes conditions, a été, lui aussi, très-vivement impressionné par cette grande manifestation, dont la confusion n'exclut pas un seul instant le plus grand calme.

Pas un acte de désordre, pas un accident ne sont venus attrister cette grande fête du travail et de la fraternité. — C'est un signe des temps.

A. B.

L'EXPOSITION DE LA VILLE DE PARIS

Les collections exposées dans le pavillon élevé par la Ville de Paris au centre du palais du Champ-de-Mars valent, comme nous le disions dans un précédent numéro, la peine d'être vues et étudiées. Elles comprennent surtout des plans, photographies ou modèles réduits de tous les travaux d'art et d'architecture exécutés dans la grande cité, et à l'aide desquels il est facile de la suivre dans ses transformations successives, car, comme moyen de comparaison, on a en outre sous la main des vues et des plans du Paris qui n'est plus.

C'est donc dans ce pavillon qu'il faut aller pour se rendre compte exactement de ce qu'a été Paris, de ce qu'il est, et même de ce qu'il sera ou pourra être. On y voit les vieux quartiers obscurs et nauséabonds naître à la lumière et respirer; les plantations des squares couvrir des terrains arides et mal hantés; les écoles, les bibliothèques, les hôpitaux, les marchés s'élever à l'envi; quantité d'édifices publics naître ou se restaurer, de ruines se relever; les grandes voies se silonner de rails; que sais-je encore?

On peut y reconnaître l'empreinte du génie particulier d'une population active, intelligente et généreuse enfin; et il est bon qu'on puisse faire cette reconnaissance complète une bonne fois.

Elle a bien ses défauts, cette population parisienne, m'objectera-t-on.

Sans doute, et le plus grand de tous, c'est justement ses dispositions à les *exposer* trop volontiers et seuls: l'exception actuelle n'en a donc que plus d'intérêt.

H. GAMILLY.

LE PALAIS DU CHAMP-DE-MARS

Le palais du Champ-de-Mars, regardé des pentes qui lui font face, ou mieux encore de la galerie qui partage la rotonde à mi-hauteur, offre une façade simple et mâle, et un rectangle composé d'une série de toitures vitrées qui font comprendre sans effort les divisions générales, les voies qui les coupent à angle droit. Il est bon de se pénétrer de cette vue à vol d'oiseau: cet ensemble est l'expression ordonnée du besoin qu'ont tous les peuples de la terre de comparer côte à côte et un à un les produits de leur sol, de leurs mers, de leurs industries, de leurs arts, ainsi que le faisaient, dans des proportions infiniment restreintes, les peuples du moyen âge dans les grandes foires annuelles du midi de la France, de l'Allemagne, de la Russie.

Cette colossale serre est comprise entre le quai, l'avenue de La Motte-Piquet, la façade de l'École militaire et l'avenue de Suffren. Cette disposition en parallélogramme est commandée par le parti strictement adopté de n'employer que des fers droits, dont le boulonnage est plus rapide, plus sûr, et dont la revente probable interviendra dans une proportion notable dans l'atténuation des frais généraux. Il n'y a que les angles des coupes, lesquelles encore sont sur leurs quatre faces à plein cintre, qui fassent exception. Outre les économies de temps et d'argent réalisées, on évite ainsi ces cages inutiles qu'il était impossible de décorer intérieurement et dont les dimensions extra-humaines n'émerveillaient plus la foule. La logique nous conduit à chercher l'harmonie plutôt dans les relations d'étendue que dans celles de hauteur, les étages ayant été reconnus une disposition vicieuse.

On remarquera que, contrairement aux règles de l'école, le pavillon central est moins élevé que les deux pavillons qui l'accostent. Il s'en faut de beaucoup que cela soit choquant. Une terrasse, à laquelle on accède par de nombreux escaliers partant de l'espace laissé libre et planté en jardin qui part du quai, donne accès de plain pied par des marquises dans le vestibule d'honneur. Elle est nécessitée par le remblai qu'il a fallu faire commencer au bord de l'avenue de La Motte-Piquet pour racheter la différence des niveaux. Ce remblai est creusé de fossés qui correspondent aux principales voies intérieures et servent à l'aération. Des courants d'air frais seront appelés sans cesse à travers le grillage du plancher. Cette aération continue et ce plancher, qui n'existaient pas en 1867, paraissent devoir être très-utiles pendant les coups de chaleur de l'été. Ils ont absorbé plus de trois millions de francs.

Avant d'entrer dans le palais, constatons quel large emploi on a fait d'un élément décoratif remis en honneur dans ces trente dernières années, quoique ancien comme la civilisation de Ninive et de l'Égypte: nous voulons dire la terre cuite et la terre émaillée, et, pour être plus précis, la céramique. La vieille école des architectes la dédaigne; mais la jeune école, s'inquiétant peu si elle manque de « noblesse », l'utilise au contraire franchement dans les revêtements intérieurs ou extérieurs. C'est elle, ici, qui couvre les montants qui partagent les verrières de la façade, et qui couvre le bandeau des piliers et du plein cintre des portes. En bien d'autres endroits, sur les portes qui donnent entrée dans les beaux-arts, sur les portes du bâtiment de la Ville de Paris, on rencontrera encore la terre émaillée unie

à la terre cuite. L'effet est en principe excellent, quoique l'exécution varie infiniment selon les mérites, le goût, l'expérience des céramistes. Quand elle est en surfaces planes un peu larges, on lui reproche ses luisants. La faïence colorée, mais mate, offrira certainement au jour un effet plus doux, analogue aux effets de la fresque et de la tapisserie.

Le dessin général de la décoration du palais est, en tant que détails, assez faible comme ton et sec comme invention. L'ensemble avait d'autant plus de caractère qu'il était plus sobre. Il eût été d'un goût plus original de laisser la fonte, le verre porter seuls leur effet, les grandes lignes se développer sans accident, de ne point admettre, par exemple, ces figures de nations qui sont debout à la base des piliers, et de génies qui soutiennent de maigres écussons. L'éducation générale s'élève de jour en jour et ne peut plus supporter les œuvres médiocres.

Quand on a pénétré sous la galerie d'entrée, l'impression est très-grande. Le plafond est doré par grandes masses. Les fonds de coupes qui s'y creusent de place en place ont des reflets d'une puissance singulière. Malheureusement, la place qu'il a fallu accorder, au dernier moment, aux envois des artistes allemands, a dû faire rejeter dans cette colossale antichambre les manufactures de Sèvres et des Gobelins. On leur a élevé des étagères, non pas dans un style de meubles, mais dans un style de monument en pierre qui ne sera peut-être pas sans nuire à leurs envois, d'un caractère si français. Ces étagères font pendant à un monument en bois, de style indien, qui renferme les riches collections d'armes, d'étoffes, de bijoux offerts au prince de Galles pendant son récent voyage officiel.

C'est de ce promenoir transversal qu'on pénètre dans toutes les parties du palais. D'un bout à l'autre, il n'y a pas moins de 730 mètres. Les galeries qui servent de couloirs, qui passent entre les magasins de la section française, ont l'étroitesse et la longueur d'un tunnel. Il est vrai que, de droite et de gauche, la foule pourra se disperser dans les salons où certains groupes, tels que la céramique, la vitrerie, les tissus, les papiers peints, sont en îlots. Il eût été désirable que ces couloirs eussent plus de largeur, mais les ingénieurs nous répondront que deux mètres concédés, par exemple, en largeur, eussent représenté sur la totalité une diminution d'espace à laquelle il ne fallait pas songer, l'Exposition couvrant, je crois, 17,000 mètres de plus qu'en 1867 et étant encore insuffisante.

Enfin il faudra sortir parfois de l'enceinte du Champ-de-Mars pour regarder





LES FAÇADES ÉTRANGÈRES. — LUXEMBOURG, SAINT-MARIN, MAROC ET SIAM.



INTÉRIEUR DU PALAIS DE LA VILLE DE PARIS.



la gare gentille et commode d'où part l'embranchement qui va rejoindre le Chemin de ceinture à Grenelle. On ne peut rien imaginer de mieux entendu comme service, de moins encombrant, de plus franc et de mieux réussi comme profils, comme masses. Partout de la lumière, de l'air respirable, des dégagements, et cela sans autres ornements que des moulures sans prétention et, sur les toits, quelques gaietés céramiques.

PH. BURTY.

LA FAÇADE PORTUGAISE

Nous avons décrit dans notre précédent numéro les façades typiques des sections étrangères, en indiquant les modifications apportées au plan primitif pour quelques-unes d'entre elles. Nous donnons aujourd'hui le dessin de plusieurs de ces façades remarquables.

La façade italienne, pour le rappeler en passant, a pour architecte M. le commandeur Basile, professeur d'architecture à l'université de Palerme. La façade portugaise a été construite par M. L. Pascal, architecte de la Bibliothèque nationale.

Sans vouloir revenir sur la description que nous avons donnée de cette dernière façade, nous devons la compléter par quelques détails expliquant l'incohérence de style qui frappe dans cette construction d'ailleurs si intéressante. Le motif de la première arcade est emprunté au cloître de Belem, ancien couvent de Hionyermite, aujourd'hui asile d'enfants trouvés, commencé en 1500 et présentant lui-même un assemblage des styles mauresque, gothique et Renaissance. La deuxième reproduit un motif du grand cloître du couvent des Dominicains de Batalha, fondé par Jean I^{er} et destiné à la sépulture des rois de Portugal, lequel fut commencé en 1388. Le reste est presque œuvre d'imagination, inspirée de divers motifs d'architecture portugaise empruntés un peu partout.

La construction est en plâtre sur pans de bois, et les ornements en carton-pierre.

H. G.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

Sur ce vaste et magnifique ensemble des constructions de l'Exposition universelle de 1878, nous avons donné déjà beaucoup d'indications générales, de descriptions particulières détaillées et même quelques articles d'appréciation critique.

Le moment d'une revue sommaire, à vol d'oiseau, de ce que renferme cette immense étendue, offrant à grands traits facilement saisissables les renseignements nécessaires au visiteur étranger pour son orientation, sans boussole et sans autre guide, nous paraît à présent venu; et nous allons l'entreprendre, au risque de nous répéter quelquefois.

LE PALAIS DU CHAMP-DE-MARS

Comme la grande majorité des visiteurs se portera avant tout vers le palais industriel du Champ-de-Mars, où se livre le grand combat pacifique, c'est par ce palais que nous commencerons notre revue. Et d'abord, il importe de rappeler que le vaste rectangle est coupé d'allées droites facilitant très-heureusement l'orientation, et en même temps diminuant le poids de notre tâche.

L'espace compris entre la Seine et l'entrée du palais est occupé par un parc, avec pièces d'eau ornées de grottes artificielles, parterres, pelouses, bosquets, et semé de statues, de groupes et de constructions diverses que nous reverrons tout à l'heure. Nous y pénétrons par le quai d'Orsay, en face du pont d'Iéna, laissant sur le quai même, à notre droite, l'exposition spéciale des Ports de commerce; à notre gauche, l'exposition de la Navigation et du Sauvetage général avec annexe contenant les divers systèmes de pompes à incendie.

Nous voici dans le parc. La droite est prise surtout par l'exposition agricole de l'Espagne; la principauté de Monaco y a un pavillon, l'Angleterre des *cottages* rustiques; on y rencontre aussi l'exposition de la Société de secours aux blessés; serres, matériel horticole, etc. A gauche se trouvent les expositions de la Manufacture des tabacs, du ministère des travaux publics, des établissements industriels du Creuzot, de Saint-Chamond, de Terre-Noire, de la Compagnie d'éclairage et de chauffage par le gaz, et divers pavillons d'expositions particulières.

Vingt marches d'un large perron nous conduisent à une terrasse que nous n'avons plus qu'à traverser pour atteindre l'entrée d'honneur.

Le palais du Champ-de-Mars est terminé par deux grandes galeries parallèles, la première au fleuve, la seconde à l'avenue de La Motte-Piquet et aux bâtiments de l'École militaire. Ces deux galeries, dans le principe, devaient être d'élégants vestibules, c'est-à-dire de simples passages, rien de plus: mais l'Exposition a débordé de tous côtés et singulièrement dans les vestibules projetés, qui ne sont plus que des galeries comme les autres:

la galerie d'Iéna et la galerie de l'École militaire.

En pénétrant dans la première de ces galeries par la porte d'honneur, comme nous faisons, on a devant soi l'entrée de la galerie des beaux-arts, enfilade de salons s'étendant d'un bout à l'autre de l'édifice, mais coupée en deux sections égales par le pavillon de la Ville de Paris, qui occupe l'emplacement réservé au début à un jardin central orné d'une pièce d'eau. A gauche de cette enfilade rompue ou plutôt continuée par le pavillon de la Ville de Paris, et séparées d'elles par une avenue ouverte, s'étendent les diverses classes industrielles de la section française; à droite, autre avenue, bordée par les façades typiques des sections étrangères, déjà décrites, dans l'ordre suivant: Angleterre, États-Unis, Suède et Norwège, Italie, Japon, Chine, Espagne, Autriche-Hongrie, Russie, Suisse, Belgique, Grèce, Danemark, Amérique du Sud, Tunis, Portugal et Pays-Bas. — Quant aux expositions que ces façades limitent sur l'avenue, nous y reviendrons naturellement plus à loisir.

Ajoutons que les sections française et étrangère sont bordées extérieurement, dans toute leur étendue, par les galeries spéciales des machines.

Maintenant revenons aux vestibules devenus, par la force des choses, galeries d'exposition. La galerie d'Iéna a été, en effet, envahie surtout par l'exposition anglo-indienne et celle des manufactures de Sèvres et des Gobelins; la galerie de l'École militaire a plus souffert encore: l'exposition hollandaise, ayant rompu ses digues, en a submergé une faible partie, et le reste a été consacré à une exposition du travail en pleine activité d'un intérêt assurément peu ordinaire. On trouve là des ateliers d'optique, de tabletterie, de maroquinerie, de bijouterie diverse, de gravure sur verre, de lithographie, de peinture sur porcelaine, de soufflage de verre, de vannerie fine, de vannerie métallique, d'ivoirerie, de fleurs et plumes, broderies à la main et au métier, dentelles au fuseau, tapis de Smyrne, cachemires, trousseaux et vêtement de poupées, vêtements en caoutchouc, chapeaux de paille, rubanerie, petits meubles sculptés, petits bronzes, filigranes, faux cheveux, horlogerie, boutons, pipes, ordres, médailles, taille du diamant, etc., etc.

Au dehors, entre cette galerie peu vestibulaire et l'avenue de La Motte-Piquet, se trouvent l'exposition du ministère de l'intérieur et les expositions particulières de céramique, fonte de cloches et autres; un établissement de bouillon Duval, restaurants, etc.

LE PALAIS DU TROCADERO

Nous avons donné, dans notre numéro 4, une excellente vue du Trocadéro, prise de la place du même nom (ci-devant place du roi de Rome); nous en profiterons pour opérer par là notre entrée dans cette partie de l'Exposition. Nous avons décrit le palais de manière à nous dispenser d'y revenir quant à présent. L'entrée par la place du Trocadéro force à contourner en partie la magnifique pièce d'eau qui, alimentée elle-même par les 25,000 mètres cubes d'eau que de larges tuyaux de conduite lui apportent de la Seine et les 10,000 qu'elle emprunte aux conduites de la Vanne, fournit à la cascade les 35,000 mètres cubes qu'elle débite quotidiennement.

D'immenses vestibules donnent accès à la grande salle des Fêtes qu'il faut quelque temps encore avant d'étudier de près. Le pavillon central qu'occupe cette vaste salle est entouré de trois terrasses extérieures, dont la dernière, celle du troisième étage, est ornée de trente statues allégoriques; on y jouit d'une vue magnifique et étendue. Les deux galeries en hémicycle, on le sait, contiennent l'exposition ethnographique la plus complète qu'on ait jamais vue, une exposition artistique rétrospective, une exposition des portraits historiques (salle des Conférences). Mais la question est de savoir si on visitera ces galeries, remettant à un autre jour l'exploration du parc renfermé entre ces deux ailes immenses, ou si on visitera le parc d'abord; car, à notre avis, il n'est guère possible de faire l'un et l'autre le même jour.

Si, du palais central, on descend dans le parc directement, on arrivera par l'un ou l'autre des péristyles sur une des rives de la magnifique cascade qui roule ses eaux sur la pente sud-est du Trocadéro, en face du palais. Le grand balcon est orné des statues colossales de l'*Europe*, de l'*Amérique du Nord*, de l'*Amérique méridionale*, de l'*Océanie*, de l'*Asie*, de l'*Afrique*, par MM. Schœnewerck, Hiolle, Millet, Mathurin Moreau, E. Delaplanche et Falguière; sous les arches, au bas de la grande chute, s'élèvent les statues allégoriques de l'*Eau*, par M. Cavelier, et de l'*Air*, par M. Jules Thomas; et aux angles de la vasque inférieure, un *Éléphant*, un *Bœuf*, un *Cheval* et un *Rhinocéros* de taille colossale, par MM. Frémiet, Caïn, etc.

Divisé en deux parties par la cascade, le parc du Trocadéro offre, à gauche (en descendant vers la Seine), l'aquarium d'eau douce, le palais algérien, le pavillon des eaux et forêts, celui de l'exposition d'entomologie, etc. A droite s'élèvent le pavillon, ou plutôt la maison de cam-

pagne japonaise, entourée de ses dépendances, plantations, etc., les pavillons isolés du Maroc, de la Suède, de la Norvège, de Tunis, de la Perse, de la Chine.

Nous reviendrons sur celles de ces pittoresques constructions que nous n'avons pas déjà examinées en détail, peut-être même sur les autres; pour le moment nous passerons sans nous arrêter davantage au milieu des serres, des bouquets, des pelouses et des pièces d'eau de ce parc charmant, féerique et, parvenu au quai de Billy, nous nous bornerons à indiquer, à droite l'exposition du matériel des chemins de fer, à gauche celle du génie civil, et en face le pont d'Iéna qui nous convie à recommencer. — Mais ce sera pour une autre fois.

Il ne nous paraît pas qu'aucun des traits principaux de cette vue d'ensemble, si étendue et si compliquée, nous ait échappé, et nous avons l'espoir, en conséquence, que cette description sommaire peut être un fil d'Ariane suffisant pour beaucoup de visiteurs dans ce brillant et remuant labyrinthe.

O. R.

PETITE CHRONIQUE

La RÉPARTITION DES JURYS DES RÉCOMPENSES par nations et par classes donnera un total de 400 jurés, comme suit :

Il y aura 76 jurés anglais, 50 autrichiens-hongrois, 40 belges, 33 américains, 27 italiens, 26 suisses, 26 espagnols, 25 russes, 24 hollandais, 3 japonais et 3 chinois.

LES ASPERGES. — Les asperges ont été remarquablement précoces cette année. La première de nos plantes potagères de primeur, la saison normale de l'asperge comprend au moins les deux mois de mai et de juin, pendant lesquels ils'en fait un commerce énorme; on en expédie beaucoup notamment en Angleterre et en Russie.

Cette culture n'a pris une grande extension que depuis une quarantaine d'années. Ce sont les plaines qui entourent Paris qui produisent les plus beaux plants. Mais parmi ces derniers ceux d'Argenteuil occupent toujours le premier rang. Argenteuil, renommé aujourd'hui pour ses belles asperges, en envoie chaque matin, sur nos marchés, des milliers de bottes. Le terrain de cette localité, très-propice à cette culture, produit les turions les plus gros et en même temps les plus succulents. En 1820, Argenteuil ne produisait en moyenne que 5,000 asperges par année. En 1830, ce nombre fut doublé; en 1840, il monta à 20,000; en 1850, à 50,000; en 1860, à 100,000; en 1867, à 400,000. Ce dernier chiffre est presque doublé aujourd'hui.

Les grosses asperges — moins bonnes cependant que celles de moyenne grosseur — sont très-recherchées. On ne peut guère dépasser une grosseur de plus de trois ou quatre centimètres. Ces asperges phénoménales se vendent jusqu'à 50 fr. la botte, — et n'en sont pas meilleures, au contraire.

L'asperge est un excellent aliment; ses pro-

priétés apéritives et diurétiques sont remarquables.

Ajoutons que les premières asperges viennent du Midi et de l'Algérie. Elles ont une belle apparence, mais elles sont loin d'avoir la même saveur que les asperges des environs de Paris.

LE TONNEAU DE HEIDELBERG DÉPASSÉ. — Au nombre des curiosités que la Hongrie a envoyées à l'Exposition universelle de Paris se trouve un tonneau monstre qui, par ses dimensions, est appelé à faire la réputation des forêts de chênes hongroises.

Ce tonneau, qui peut contenir de 150 à 160 personnes, nous représente à l'intérieur *Un Jour de vendange en Hongrie*. Sa construction a coûté environ 10,000 florins. Il a fallu trois wagons pour le transporter démonté à Paris.

Les exposants anglais paraissent résolus à sanctifier le dimanche et à fermer ce jour-là leur Exposition. Ce serait une mesure regrettable, si elle venait à être adoptée par tous.

Voici une statistique qui a quelque intérêt : Il y a 274 membres de l'Institut, en comptant les membres libres.

Quinze membres ne sont pas décorés de la Légion d'honneur. Voici leurs noms :

Académie française : MM. Dufaure, président du conseil des ministres; Duvergier de Hauranne, de Falloux, Jules Favre, Littré, Émile Ollivier, le duc de Noailles. — M. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, est chevalier de la Légion d'honneur du 7 février 1878 seulement.

Académie des sciences morales et politiques : MM. Charton, Henri Martin, Léon Say.

Académie des beaux-arts : M. de Lasteyrie.

Académie des sciences : MM. Trécul et van Tieghem.

Académie des inscriptions et belles-lettres : M. Waddington, ministre des affaires étrangères.

Voici, d'après le dernier recensement, le chiffre des richesses que contiennent les grandes bibliothèques publiques de Paris.

Bibliothèque nationale : 1,700,000 volumes imprimés, 80,000 manuscrits, 1,000,000 d'estampes, cartes et gravures, 120,000 médailles.

Bibliothèque de l'Arsenal : 200,000 volumes, 8,000 manuscrits.

Bibliothèque Mazarine : 200,000 volumes, 4,000 manuscrits, 80 modèles exécutés en relief et représentant des monuments pélasgiques de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie-Mineure.

Bibliothèque Sainte-Geneviève : 160,000 volumes imprimés, 35,000 manuscrits.

Bibliothèque de la Sorbonne : 80,000 volumes.

Bibliothèque de l'École de médecine : 35,000 volumes.

LES CAFÉS ET DÉBITS DE BOISSONS A PARIS. — Une statistique récente a établi qu'en temps ordinaire Paris possède environ 6,000 cafés et débits de boisson, occupant un personnel de 10 à 12,000 employés et faisant en moyenne un chiffre d'affaires de 120,000,000 de francs.

Le salaire des garçons, comme chacun le sait par expérience, est payé par le consommateur. Le montant de l'impôt des pourboires rapporte chaque année, dans les 6,000 cafés, la somme fantastique de 5,800,000 francs !

INIGO SMALL.

Le gérant : A. BITARD.

Société. — Imp. CHARRAIRE et FILS.





LES FAÇADES ÉTRANGÈRES. — FAÇADE PORTUGAISE.